

La bombe dans le discours. Énonciation et mise en discours dans un article de presse.

Louis Panier

Volume 16, numéro 1, avril 1983

Sur l'énonciation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500595ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500595ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Panier, L. (1983). La bombe dans le discours. Énonciation et mise en discours dans un article de presse. *Études littéraires*, 16(1), 55-77.
<https://doi.org/10.7202/500595ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

LA BOMBE DANS LE DISCOURS : ÉNONCIATION ET MISE EN DISCOURS DANS UN ARTICLE DE PRESSE

louis panier

La bombe contre la patrie

*par Pierre Andreu **

1. Je suis, depuis longtemps, taraudé par l'envie d'écrire un article sur la bombe atomique. Je n'en ai jamais pensé beaucoup de bien et, en 1945, je m'étais réjoui qu'une voix se fût élevée pour condamner les supplices d'Hiroshima et de Nagasaki. C'était celle du pape Pie XII, et il s'était fait alors vertement reprendre par *l'Humanité*, pour des sentiments humanitaires tout à fait hors de saison.

2. En 1961, j'ai été le témoin de la tristesse de Daniel Halévy — je ne pense pas avoir été le seul — quand a explosé la première bombe atomique française au Sahara. Pour la première fois, et par la France, notre France, un continent vierge était sali, souillé. L'Amérique et l'Asie avaient été salies par les Américains, l'Asie, à nouveau, par les Russes, l'Océanie par les Anglais, et les Français, à leur tour, entraient dans la ronde de mort. Dans l'idée qui lui venait de l'ancien temps, des choses propres et pures, d'une nature vierge qu'il fallait pieusement préserver, idées que lui avaient suggérées tous ses maîtres, Proudhon, Michelet et Péguy, il ne pouvait pas admettre que la France s'associât à ce sacrilège contre la Terre. (Il n'avait jamais beaucoup aimé le général de Gaulle et il y voyait un nouveau trait de son amour exagéré des grands. Pour moi, à travers mon gaullisme d'alors, pourtant déjà bien chancelant, je m'efforçais de trouver des raisons d'approuver le général.)

3. Aujourd'hui, la bombe à laquelle j'ai vu, avec horreur, la gauche se rallier, me paraît la plus noire des démences, et je voudrais essayer de le dire d'un point de vue qui n'est généralement pas celui de ses négateurs habituels. Je suis fanatiquement contre la bombe parce que je chéris la France, parce que je veux sauver la patrie. Comment peut-on se refuser à voir la part immense que la menace de la mort atomique, la bombe, tiennent dans l'effondrement complet du sentiment national, effondrement que tous les officiels — ils sont payés pour cela — déplorent, mais dont, finalement, ils s'arrangent très bien. L'emploi de l'arme nucléaire, vingt fois, trente fois, cent fois la puissance de mort, de mutilations, d'horreur d'Hiroshima — qui peut assurer, sans se mettre en contradiction avec soi-même, qu'elle ne sera jamais employée ? — lie de la manière la plus atroce l'idée de mort à celle de patrie, l'idée de patrie à celle d'un suicide collectif de la nation. Quand l'idée de patrie et la perspective d'une destruction totale ou quasi totale du sol national sont aussi intimement unies que les doigts de la main, comment l'amour de la patrie, avec ses douces joies de chaque jour, pourrait-il réaliser, exister, subsister dans l'âme de ses enfants ?

4. Je sais bien que les hommes qui sont pour l'arme nucléaire nous disent qu'ils ne sont pour que parce que c'est, selon eux, la plus pacifique des armes, parce qu'ils sont presque sûrs qu'on ne s'en servira jamais. Il m'est difficile de les croire. Je fais partie de ceux qui ne peuvent pas arriver à penser que l'on n'emploiera pas un jour la bombe, qui sont même, hélas ! persuadés qu'un jour on la lancera, la rejettera. Et seraient-ils tellement pour, tous ces journalistes, ces hommes politiques, ces stratèges, s'ils rêvaient un seul instant le cataclysme final où leurs femmes, leurs petits-enfants, disparaîtraient volatilisés ? Cette confiance dans le destin est absurde. Comme il est plus probable qu'on se serve un jour — quand ? je ne le sais, — de ces engins que les États ne cessent de perfectionner et d'entasser et que les impérialismes les plus débiles et les plus démunis veulent aujourd'hui posséder. Et demain, grâce aux surrégénérateurs français, tout le monde aura son petit stock de plutonium...

5. La jeunesse, heureusement, ne s'y est pas trompée. On ne se bouscule pas au portillon du service militaire. Si la bombe est l'alpha et l'oméga de la défense nationale, si la bombe est tout, comme on le serine maintenant de l'extrême droite à l'extrême gauche, du P.C. à la NAF, pourquoi ferait-on encore un service militaire qui n'est déjà plus ni vraiment obligatoire ni vraiment universel et qui apparaît de plus en plus comme une inutile perte de temps ? La bombe a enlevé toute volonté de se défendre — il y en avait déjà si peu — dans la masse française. Ou la bombe est acceptée — c'est le discours officiel — comme suprême et, en fait, unique moyen de dissuasion et de défense, ou elle est rejetée avec horreur. Mais le résultat, chez les uns et chez les autres, est, en définitive, le même. La bombe trône seule, écrasante, et, dans la réalité du vécu, même si on nous affirme qu'il en existe encore, elle annule toutes les autres formes, possibilités et moyens, de la défense nationale. Elle ruine jusqu'à l'idée même de défense nationale. La vraie défense nationale, c'est la volonté de se battre...

6. Avant, un avant qui n'est pas si lointain, on disait sans doute d'une manière inadéquate et, mythique, mais enfin on le disait :

7. Enfants de la patrie, vous partez pour défendre vos foyers, vos femmes, vos enfants, qu'un envahisseur sanguinaire avait, paraît-il, l'intention d'égorger.

8. Aujourd'hui, avec la bombe, il faudrait dire :

9. Enfants de la patrie, vous partez — peut-être vous vous en tirerez, il y aura peut-être, pour vous, des abris anti-atomiques — mais vos foyers seront détruits, vos femmes, vos enfants, vont mourir d'une manière atroce, brûlés, mutilés, incinérés...

10. Qui pourrait aimer cette patrie ? Qui pourrait faire cette guerre ? Si l'on veut sauver la patrie, et, avec elle, la possibilité un jour de la défendre contre l'Est ou contre l'Ouest, il faut détruire la bombe... Que ceux qui le veulent se suicident.

« Je suis, depuis longtemps, taraudé par l'envie d'écrire un article sur la bombe atomique ». Ainsi commence le texte qu'on se propose d'analyser ici ¹. La mise en scène de l'énonciation y semble tout à fait précise, le « je » du narrateur s'y

inscrit et le procès d'écriture lui-même y est représenté. Avant d'entrer dans l'analyse de ce texte, on précisera succinctement quelques termes et quelques perspectives de recherche. Lorsqu'on fait une analyse sémiotique de l'énonciation dans un discours, quel point de vue particulier se donne-t-on de ce phénomène ?

A. Énonciation et mise en discours

1. Le schéma production-communication

Lorsqu'on traite de l'énonciation la question est toujours de situer le rapport existant entre le discours réalisé (l'énoncé) et l'instance (et/ou l'acte) qui président à sa réalisation. C'est le couple *énonciation vs énoncé* qui est à poser en premier, mais il faut préciser le schéma de représentation à partir duquel on va décrire ce rapport entre énonciation et énoncé.

Si l'on veut référer le discours réalisé au *sujet* qui le réalise, on considérera l'énonciation comme la *production* du discours ou comme sa mise en *communication* entre un émetteur et un récepteur. Dans cette problématique, le discours énoncé, sa signification, sont déterminés par les conditions de sa production, ou de sa communication, à partir d'un sujet empiriquement situé. Analyser le discours, c'est analyser les *conditions externes* du discours. Par rapport à ce schéma, la sémiotique se tient au postulat de *l'immanence* : l'analyse sémiotique de l'énonciation doit partir de l'énoncé réalisé.

2. Les indices de l'énonciation

On peut donc chercher à repérer les rapports du discours énoncé au sujet énonciateur à partir de l'énoncé lui-même. Pour cela on s'attache à suivre dans le texte les indices ou les marques de l'énonciation : les pronoms personnels, les temps des verbes, les déictiques et démonstratifs, et les éléments évaluatifs, en tant qu'ils signalent dans l'énoncé la présence du sujet qui énonce. Celui-ci prend figure d'un sujet de la parole (sujet du dire) et du jugement (sujet qui évalue), point focal des repères spatio-temporels (je — ici — maintenant). Dans l'article du *Monde* on pourrait ainsi suivre les différentes occurrences du « je » disséminées dans le texte, les jugements

de valeur qu'il porte sur l'objet du discours (« la bombe ») et reconstituer ainsi quelque chose d'un sujet énonciateur empiriquement situé. Cette recherche est essentiellement linguistique, car il s'agit de retrouver la trace du sujet énonciateur dans des marques linguistiques de l'énoncé. Si la sémiotique s'attache à décrire l'organisation du discours, elle doit retenir des indices discursifs.

3. L'énonciation énoncée

Il se trouve que le discours énoncé lui-même peut représenter des dispositifs d'énonciation, des prises de parole, des discours rapportés. On peut donc trouver *dans l'énoncé* une image du dispositif énonciatif, avec des sujets de l'énonciation énoncée et des performances d'énonciation énoncée. L'énonciation principale du discours est, par définition, hors-énoncé, mais son dispositif se représenterait dans le discours sous forme d'énonciation énoncée. On peut alors admettre que l'énonciation principale se projette et se démultiplie dans l'ensemble des énonciations énoncées que le discours dispose, et dans l'ensemble des espaces de savoir qu'il organise. On peut donc analyser les énonciations énoncées, formellement comme des « simulacres » de l'énonciation, et thématiquement comme une représentation démultipliée du sujet énonciateur dans les différents points de vue manifestés et articulés par le texte. Cette recherche part de l'énoncé réalisé, mais elle reste guidée par une quête de *la ressemblance* : on veut trouver dans le discours l'image et la ressemblance du sujet énonciateur, sujet empirique du savoir et du dire.

4. La mise en discours

Analyser l'énonciation en sémiotique², ce n'est pas donner une représentation de l'expérience du sujet de la parole, mais construire un modèle de compétence à partir de l'énoncé réalisé. On part donc de l'énoncé (considéré comme une performance discursive réalisée) et l'on cherche à construire le modèle de la compétence présupposée par cette performance. Dans cette perspective, le couple *énonciation vs énoncé* est régi par la *présupposition* d'une compétence discursive par une performance discursive, ou d'un « système »

par un « procès » discursif particulier, ou d'une « langue » par une « parole ». Ces couples compétence/performance, système/procès, langue/parole sont connus. Ainsi définie, l'énonciation constitue l'objet même de la sémiotique qui décrit ce à partir de quoi le discours est ce discours. Cette compétence présupposée par le discours effectué se distribue sur trois niveaux : le modèle discursif à partir duquel la mise en discours des figures est possible, le modèle narratif et le modèle sémiotique à partir desquels s'organisent syntagmatiquement et paradigmatiquement la forme du contenu.

Cette perspective sémiotique sur l'énonciation oblige à redéfinir la notion de sujet de l'énonciation. Si l'on insiste tant sur l'idée de présupposition pour définir le rapport énoncé — énonciation, c'est pour souligner la *discontinuité* à maintenir entre le discours et le sujet énonciateur. Tout procès discursif s'analyse à partir d'une coupure, ou d'une rupture par rapport au sujet d'énonciation. Greimas parle ici de « schizie ». En conformité avec ce postulat de la coupure énonciative, on posera comme base de description sémiotique de l'énonciation le couple *débrayage* vs *embrayage*.

L'énonciation apparaît comme une performance double : il y a débrayage par rapport au sujet énonciateur. Le discours énoncé est autonome par rapport au sujet, il n'en est ni le « reflet » ni l'« image ». Il y a embrayage par rapport au discours lui-même : énoncer, c'est entrer dans le champ sémio-linguistique avec ses principes propres de structuration (dont la sémiotique construit les modèles). On peut détailler rapidement ces deux faces de l'acte d'énonciation.

Le débrayage correspond, avons-nous dit, à la coupure initiale du discours par rapport au sujet empirique. Cette rupture constitue, simultanément et dans leur relation signifiante, le discours énoncé d'une part et l'instance d'énonciation d'autre part (qu'il faut distinguer du sujet empirique de l'énonciation). Le débrayage constitue le rapport entre discours énoncé et instance d'énonciation comme un rapport de *présupposition*. Pour faire court, on dira que, en sémiotique, on ne considère pas la production d'un discours par un sujet, mais la constitution et du discours et de l'instance corrélatrice à partir du débrayage énonciatif et comme deux effets de ce débrayage. Analyser l'énonciation, en sémiotique, revient à

décrire ces effets, c'est-à-dire la manière dont le discours est mis en discours, et la forme que cette mise en discours présuppose pour l'instance d'énonciation corrélatrice de ce discours. Fondé sur le débrayage initial, l'énoncé est donc le domaine où le sujet (empirique) n'est pas. Il n'y a pas d'« image » de ce sujet dans le discours, mais, selon la formule de Greimas, des « simulacres ». On peut resituer dans cette perspective la recherche des « indices d'énonciation », ils correspondent à des tentatives de ré-embayage de l'énoncé sur l'énonciation, mais ce sont des tentatives (des simulacres), le discours ne revient pas au sujet. S'il y a dans l'article du *Monde* que nous analysons un « je » dans l'énoncé, il s'agit d'un acteur de l'énoncé, et non pas du sujet de l'énonciation.

Si le débrayage correspond à la coupure par rapport au sujet énonciateur, l'embayage correspond à l'entrée dans le champ sémio-linguistique. L'énonciation est une mise en discours. Avant d'analyser le texte, on indiquera rapidement des grandes lignes de cette mise en discours.

a) *Mise en discours de la langue*

L'énoncé est une mise en discours de la langue, dans la mesure où des figures élémentaires de la langue (des mots du lexique) sont disposés par le discours (ou disposés en discours) pour acquérir fonction et signification. On appellera figure tout élément de la langue susceptible de devenir signe (élément signifiant) lorsqu'il est intégré dans un *parcours figuratif* structuré par le discours et qu'il acquiert ainsi une *valeur thématique* dans le discours. Les formes élémentaires de la mise en discours d'une figure sont au nombre de trois : *présentation*, *représentation* et *interprétation*.

— *Présentation*. C'est en quelque sorte le « degré zéro » de la mise en discours. Il y a une figure dans un discours... Elle est élément de discours ; objet du langage, ouverte à toute virtualité de sens que le discours peut sélectionner. Elle a le statut du nom propre. Dans notre texte, « la bombe » est ainsi mise en présentation : « Je suis, depuis longtemps, taraudé par l'envie d'écrire un article sur la bombe atomique ».

— *Représentation*. Mettre une figure en discours, c'est maintenant développer des parcours figuratifs en direction de

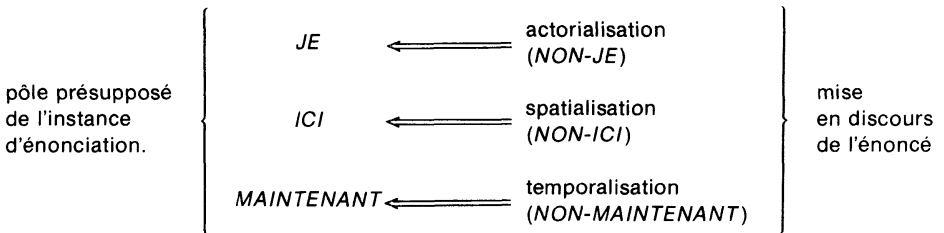
la représentation du monde. Ce développement correspond à l'une des dimensions du langage, sa dimension *figurative* ; il donne une figuration du monde. «La bombe» mise en discours peut devenir une représentation de la bombe atomique référentielle : on développera les parcours de sa construction, de son emploi, de ses effets destructeurs...

— *Interprétation.* Avec ce troisième mode de mise en discours, on développe la dimension *thématique* du langage. Mettre en discours, c'est transformer la figure en *signe*, c'est intégrer la figure dans les classements sémantiques du discours. La sémiotique cherche à construire, pour chaque texte, un modèle de ces classements. La figure peut être mise en discours comme *figure de thème*, ou figure de classement, lorsqu'elle devient index de classement pour d'autres figures du discours et manifeste directement les oppositions dans le discours. C'est le cas de la figure de «la mort» dans le texte analysé. La figure peut être mise en discours comme *figure classée* au titre d'une valeur thématique qui n'est pas directement figurée. L'interprétation de la figure peut être *syntagmatique* lorsque la thématisation de la figure correspond à sa combinaison à d'autres figures et à sa manipulation par la grammaire narrative. Si l'on écrit que «la bombe ruine jusqu'à l'idée même de défense nationale», on met en récit la figure de «la bombe» avec un statut actantiel particulier et avec un rôle thématique qui vient de la contextualisation de la figure dans l'énoncé. Cette interprétation peut être *paradigmatique* lorsque la figure est mise en équivalence avec d'autres figures déjà structurées par les oppositions catégorielles du discours (des figures de thème). Si l'on écrit : «la bombe est une souillure contre la Terre», on réalise dans le discours ce type d'interprétation paradigmatique. Cette équivalence figurative présuppose une assignation de valeur et une opération interprétative relevant de la dimension cognitive du discours : il y a alors du discours mis en discours. S'il y a équivalence et assignation de valeur, cela présuppose un contrat énonciatif, ou un contrat fiduciaire : si l'on pose que «la bombe» vaut comme «la souillure», la validité de cette équivalence repose sur un contrat dont le discours peut manifester les partenaires. Dans le texte du *Monde*, la mise en discours de la figure «la bombe» sera suivie plus en détail.

b) *Mise en discours d'un univers sémantique*

La mise en discours est également une opération qui affecte un univers sémantique dont les valeurs sont manifestées (discursivisées) par projection sur trois plans discursifs fondamentaux : plan actoriel, plan spatial, plan temporel. La mise en discours, de ce point de vue, peut être considérée comme une disposition d'acteurs (concrétisant une valeur sémantique — rôle thématique — et une fonction narrative — rôle actantiel —), de temps et d'espaces (concrétisant les relations logico-sémantiques de l'univers sémantique considéré). Les valeurs constitutives de l'univers sémantique investissent les figures de la langue — mises en discours comme on l'a montré ci-dessus — moyennant cet embrayage actoriel, spatial et temporel. Dans l'organisation d'un discours, ce sont les corrélations d'acteurs, d'espaces et de temps qui manifestent les écarts sémantiques pertinents. On dessine ainsi un rapport entre la structure discursive et la structure thématique du discours ; l'embrayage actoriel, spatial et temporel correspond à une procédure de « figurativisation » des valeurs thématiques.

Mais cet investissement actoriel, spatial et temporel a un autre effet important. Si l'on pose dans le discours des acteurs, des temps et des lieux, on présuppose un pôle corrélatif qu'on caractériserait par *JE — ICI — MAINTENANT*. Tout acteur de l'énoncé présuppose une position *JE*, tout espace une position *ICI*, et tout temps dans l'énoncé une position *MAINTENANT*



On comprend alors que dans la perspective sémiotique l'instance d'énonciation est déduite à partir de la structure discursive de l'énoncé, présupposée, comme un effet produit par la disposition d'acteurs, d'espaces et de temps dans l'énoncé.

L'analyse sémiotique de l'énonciation correspond à la construction de modèles de la mise en discours, telle que nous en avons indiqué les règles principales : mise en discours des figures de la langue, mise en discours des valeurs d'un univers sémantique. Ces deux voies de description sont convergentes, partant de points différents. La première part de la langue comme système de compétence, pour montrer comment la mise en discours organise les figures et les interprète comme signes. La seconde part des valeurs sémantiques (autre système) pour montrer comment elles se convertissent dans des éléments actoriels, spatiaux et temporels susceptibles de devenir des figures dans un discours. Dans les deux cas l'énonciation est traitée en termes de présupposition, comme un pôle logiquement présupposé par l'agencement du discours énoncé, et/ou comme compétence narrativement présupposée par l'acte dont l'énoncé constitue l'effet analysable.

B. « La bombe » dans le discours

Nous allons dans le texte de P. Andreu suivre le phénomène de la mise en discours, et particulièrement à propos de la figure de « la bombe ». C'est bien d'une mise en discours de « la bombe » qu'il s'agit : le premier énoncé du texte réalise la *présentation* de la figure. « Écrire un article sur la bombe atomique », voilà la performance que se propose un narrateur (ou « scripteur », ou « discoureur »...) figuré par « je ». Le texte que nous lisons est la réalisation de cette performance. Cette forme d'ouverture du discours est intéressante. Le débrayage énonciatif initial, tel qu'on l'a présenté plus haut, se redouble ici dans l'énoncé même. Débrayer, c'est projeter des acteurs de l'énoncé (du type *NON-JE*) ; ici, le débrayage projette deux acteurs : « je » et « la bombe » corrélés comme nous le verrons. Si l'on reproduit dans l'énoncé l'articulation *JE — NON-JE*, sous la forme « je » — « la bombe »³, on suivra avec intérêt les différents modes de manifestation de cette articulation. La relation « je » — « la bombe » se développe ici sur deux dimensions, la dimension cognitive et la dimension pragmatique. Notre exposé développera successivement ces deux dimensions.

1. Dimension cognitive : la bombe interprétée

Sur la dimension cognitive, la structure « je » — « la bombe » organise deux classes d'acteurs, les uns, du type *JE*, portent des jugements ou réalisent des interprétations sur les autres, du type *NON-JE*. C'est ce que le texte réalise dans les deux premiers paragraphes.

Si la première phrase du texte pose la relation de manière formelle (« écrire sur la bombe »), les énoncés suivants sémantisent cette relation en manifestant un système axiologique (« je n'en ai jamais pensé beaucoup de *bien* »). Pour reprendre la terminologie introduite plus haut, on peut dire que la figure *présentée* devient figure *interprétée*. Cela présuppose, dans ce texte, une actorialisation et une temporalisation particulières. La *temporalisation* est bien manifestée dans le début de l'article (« depuis longtemps », « je n'en ai *jamais* pensé... », « en 1945 », « en 1961 », « aujourd'hui »). Elle permet de positionner le procès d'écriture (manifestation actuelle de la relation « je » — « la bombe ») dans une série de procès interprétatifs conformes qui construisent la compétence axiologique pour « je ». L'*actorialisation* met en place un dispositif récurrent (et temporalisé), où « je » est l'interprète second d'une interprétation première de « la bombe ». À un premier niveau, c'est « la bombe » qui est interprétée comme « supplice » ou comme « souillure », l'opération étant prise en charge par un acteur : condamnation par la voix de Pie XII, tristesse de D. Halévy. À un second niveau c'est l'interprétation elle-même qui est évaluée par « je ». Le premier procès est débrayé (*NON-JE*) et réalise une interprétation paradigmatique de la figure par substitution d'autres figures. Pour le second procès, le discours fait retour vers les acteurs de l'énonciation dans l'énoncé (« je »), et l'opération est ici une indexation axiologique (« se *réjouir* de la condamnation », être « *témoin de la tristesse* »). Ce dispositif mérite quelque attention pour la description de la mise en discours. Nous avons relevé l'interprétation paradigmatique de « la bombe », figure à laquelle on peut substituer « les supplices », la « souillure », « le sacrilège ». Cette substitution, qui confère à « la bombe » un statut de *signe* dans le discours (elle vaut pour une autre figure), présuppose un troisième terme, *interprétant*⁴ pour qui la substitution vaut : pour « Pie XII », « la bombe » vaut comme « supplice », pour

«Halévy», elle vaut comme «souillure». Dans cet article, cette structure ternaire est réglée et distribuée par le moyen de l'*énonciation énoncée* qui médiatise le rapport discursif entre figures, et manifeste le *contrat fiduciaire*⁵ qui régit cette substitution. Si on peut parler ici de contrat, c'est que l'équivalence des figures dans le discours met en jeu une instance de proposition (interprétant actorialisé dans un sujet du faire cognitif) et une instance de réception (assumée par «je» dans ce début du texte) qui statue sur la *crédibilité* de l'interprétation proposée.

Dans le texte, ce dispositif de mise en discours a un double effet : 1) La série temporalisée des interprétations constitue un parcours de «je». L'opinion négative sur «la bombe» s'inscrit dans une histoire du narrateur et constitue les phases de l'acquisition de la compétence actuellement mise en œuvre dans le procès d'écriture («aujourd'hui je voudrais essayer de le dire»). On peut relever ainsi l'*opinion* («ne pas penser du bien»), la constitution *passionnelle* du sujet (se «réjouir»), le *conflit* des destinataires («je m'efforçais de trouver des raisons») et l'instauration finale du sujet de l'écriture. 2) La projection dans le discours des figures substituables à «la bombe» interprète cette figure à partir d'autres parcours figuratifs que viennent assumer des acteurs munis de rôles thématiques particuliers. On a pu relever le parcours *humanitaire* qui catégorise «la bombe» comme «supplice»; ce parcours est assumé par «la voix de Pie XII» dont le rôle thématique s'établit ici par opposition à une autre instance interprétative, «l'*Humanité*»⁶. Dans le second paragraphe c'est un parcours *écologique* dans lequel «la bombe» équivaut à «la souillure sacrilège contre la Terre»; ce parcours est assumé par «D. Halévy» et ses «maîtres» dont le rôle thématique s'établit en opposition avec «le général de Gaulle» et «l'amour exagéré des grandeurs». Ainsi mise en discours «la bombe» focalise un réseau d'oppositions qui articulent la tradition de l'ancien temps et la nature vierge d'une part, l'opportunité du moment et la volonté politique de grandeur, d'autre part.

On observe ainsi une première dimension où se développe la relation «je» — «la bombe» présentée au début du texte : la relation «je» — «la bombe» est *cognitive*. La mise en discours de «la bombe» met en œuvre principalement l'interprétation

paradigmatique de la figure. On remarquera comment, dans ce texte, la figure de «la bombe» est très peu mise en *représentation*. Les parcours propres de la bombe atomique ne sont pas développés, et, dans le second paragraphe, l'explosion de la première bombe atomique française au Sahara ne vaut pas comme représentation du monde, mais comme indicateur temporel pour les opérations cognitives.

2. *Dimension pragmatique: la bombe interprétant*

La relation «je» — «la bombe» est développée sur la dimension *pragmatique*. «La bombe» n'est plus directement objet de discours représenté dans le texte, elle acquiert un statut d'acteur dans des parcours narratifs, et sa position par rapport à d'autres figures de ces parcours détermine sa valeur thématique. L'interprétation de la figure est ici l'interprétation syntagmatique.

a) «La bombe» interprète «la patrie»

Dans les parcours qui l'intègrent, «la bombe» est principalement corrélée à des figures appartenant à la configuration de «la patrie», et toujours par des opérations négatives («détruire», «annuler», «ruiner»), où «la bombe» est l'opérateur de transformation des valeurs de «la patrie». Cette forme de mise en discours de «la bombe» suggère quelques remarques sur le plan figuratif du discours et sur les rapports entre figuratif et thématique.

Comme figure, «la bombe» reste identique dans sa position actorielle (elle a un statut de personnage) alors que les figures de «la patrie» sont plus variées. Ce sont, pour la plupart, des figures *mythiques* («sentiment national», «amour de la patrie», «idée de défense nationale...»); les figures *pratiques* sont celles du «sol national», des «foyers», des «femmes» et des «enfants». La particularité des figures mythiques est qu'elles représentent des valeurs susceptibles de convoquer des sujets. Contextualisée avec ces figures mythiques, «la bombe» se trouve interprétée comme *opérateur thématique*: elle manipule les valeurs de «la patrie» pour des sujets. Cette position particulière de «la bombe» intéresse la question des rapports entre niveau figuratif et niveau thématique dans le

discours. Si « la bombe », opérateur thématique, manipule la valeur des figures, elle réalise une opération proche de celle qu'on réserve habituellement à l'instance d'énonciation qui, dans la mise en discours, dispose des valeurs pour les figures.

Disposer des valeurs thématiques pour des figures, c'est la performance propre d'une instance d'énonciation, et quand dans l'analyse sémiotique on s'attache à décrire l'organisation thématique du discours, c'est pour construire un des niveaux de compétence de l'instance d'énonciation. Le cas est ici plus complexe puisque l'actorialisation projette la figure de « la bombe » comme opérateur thématique. Et si le texte peut écrire : « Je suis contre la bombe », la relation « je » — « la bombe » peut être lue comme un conflit d'énonciateurs. Ce qui était posé au début comme objet de discours (« écrire un article sur la bombe atomique ») est ici un opérateur thématique opposé à « je ». « La bombe », en quelque sorte, a pris la parole. Le texte manifeste d'ailleurs en plusieurs endroits que « la bombe » a des caractères qui sont ceux de la langue : elle est « alpha et oméga », elle fait parler les « enfants de la patrie » (paragraphe 9), et elle annule ou disqualifie tout autre discours : les partis politiques « *serinent* » qu'elle est le tout de la défense nationale, et elle « trône seule, écrasante dans la réalité du vécu, *même si on nous affirme* » le contraire. « La bombe » est, dans le discours, la figure de l'antidiscours. La problématique de la mise en discours élargit la perspective sur l'énonciation ; il ne s'agit pas seulement de relever les prises de parole, les discours rapportés ou les opérations cognitives manifestées dans un texte, mais aussi la thématisation des figures qui est une opération de la mise en discours. L'originalité de notre texte est de manifester directement cette thématisation (« la bombe lie l'idée de mort à l'idée de patrie ») là où un autre texte aurait seulement figurativisé la destruction de la patrie par la bombe atomique. Le rapport entre *figuratif* et *thématique* ne correspond pas seulement au rapport entre un niveau de surface (figuratif) et un niveau profond (thématique), c'est la structuration même du plan discursif qui constitue ce rapport.

b) *Croire ou ne pas croire « la bombe »*

Si l'on manifeste directement la transformation des valeurs des figures, on fait un pas du côté de la structure narrative,

dans la mesure où ces valeurs peuvent devenir des objets-valeurs pour des sujets. C'est assez clair ici pour « la patrie » qui a une fonction *idéologique*⁷ ; elle peut figurer l'objet-valeur proposé à un sujet dans un programme. On sait que la relation sujet — objet instaure l'existence sémiotique du sujet comme sujet du vouloir-être et/ou du vouloir-faire⁸. « La patrie » entre dans le discours comme « patrie à aimer » et « à défendre », donc comme objet-valeur pour un sujet. Si, dans l'univers de « la bombe », « la patrie » vaut pour « la mort », elle n'est plus ni à aimer, ni à défendre ; elle est objet de non-valeur pour autant qu'on accepte l'homologation entre les catégories *vie vs mort* et *euphorique vs dysphorique* (c'est là aussi un problème de contrat fiduciaire) ; si la *mort* constitue un objet-valeur, c'est pour un programme de « suicide » (paragraphe 10).

L'actorialisation de « la bombe » dans son rapport à « la patrie » détermine donc d'autres positions actorielles, celles des sujets reliés à « la patrie » comme valeur.

« La bombe » interprète « la patrie » comme « la mort ». Nous retrouvons là un *contrat fiduciaire* assumé par « la bombe » qui est l'interprétant de l'équivalence « patrie – mort ». On peut prévoir les formes de réception de ce contrat : il peut être accepté (« la patrie » vaut pour « la mort » prise comme valeur euphorique ou comme valeur dysphorique), il peut être refusé (« la patrie » vaut pour « la vie »). Ces possibilités donnent lieu à des actorialisations particulières.

La position de refus du contrat est représentée par « je », pour qui « la patrie » vaut pour « la vie » (avec ses douces joies de chaque jour) et engage un programme (sauver la patrie, défendre la patrie contre l'ennemi). « Je » est sujet du vouloir-être (« Je chéris la France ») et du vouloir-faire (« Je veux sauver la patrie »). On est dans un contrat fiduciaire dont l'instance de proposition n'est pas manifestée dans le discours énoncé. Alors que le contrat d'équivalence « patrie – mort » est pris en charge par des acteurs du type *NON-JE*, c'est dans le ré-embayage autour de « je » que se manifeste le contrat d'équivalence « patrie – vie ».

Pour l'acceptation du contrat assumé par la figure de « la bombe », on trouve deux types d'acteurs, *les acteurs pragmatiques* et *les acteurs cognitifs*.

On appelle acteurs pragmatiques ceux qui mettent en œuvre les valeurs proposées dans des programmes narratifs où ils sont sujets du faire ou sujets d'état. Ce sont ici les « enfants de la patrie », sujets manipulés en sujets du *ne pas vouloir faire* et *ne pas vouloir être*, la « patrie » représentant la non-valeur. Ce sont également « les foyers », « les femmes », « les enfants », « les petits enfants » qui sont sujets d'état réalisés dans la non-valeur (« détruits », « volatilisés », etc.). Ce sont enfin les « États », « les impérialismes les plus débiles et les plus démunis », et « ceux qui veulent se suicider », qui sont sujets manipulés en sujets du *vouloir-être* et du *vouloir-faire* dans les valeurs institutées par « la bombe ».

On appelle acteurs cognitifs ceux qui assument les valeurs dans des opérations cognitives : ce sont « les officiels », « les hommes qui sont pour », « les partis politiques » (« de l'extrême droite à l'extrême gauche, du P.C. à la NAF »), « les journalistes », « hommes politiques », « stratèges ». Pour tous ces acteurs on notera l'isotopie socio-professionnelle à opposer à l'isotopie familiale des « enfants de la patrie ». La disposition relative de ces acteurs présuppose un fonctionnement complexe de la *temporalisation*. On temporalise ici l'opération de « la bombe », c'est-à-dire qu'on la projette dans le non-maintenant, soit vers le passé, soit vers un présent indéterminé, soit vers le futur. Projetée *vers le passé* l'opération de « la bombe » peut constituer l'unité d'une performance réalisée, dans un récit où l'on pourra inscrire la sanction, c'est ce que fait notre texte dans ses premiers paragraphes à propos d'Hiroshima et de l'explosion française au Sahara, mais, nous l'avons vu, c'est pour temporaliser les interprétations de la bombe. Projetée dans un *présent indéterminé*, l'opération de « la bombe » acquiert la généralité d'une règle ou d'une loi, autorisant des inférences du type « si... alors ». Dans ce type de temporalisation, les acteurs convoqués sont « les officiels ». L'opération de « la bombe » peut enfin être projetée dans le futur. Cette temporalisation permet de distinguer le présent du discours où ont lieu les opérations cognitives sur la bombe — c'est le temps du savoir et du croire — et le futur où s'inscrit la réalisation de l'opération pragmatique de la bombe. Dans notre texte, les opérations cognitives ne portent pas sur les valeurs comme telles (on s'accorde sur la valeur *mort* instituée par « la bombe »), mais sur leur *aspectualisation*, leur réalisation :

la bombe sera-t-elle ou non utilisée, la mort par la bombe sera-t-elle ou non réalisée ? C'est un jugement de probabilité qui s'organise dans le discours par un système de *modalités aléthiques* assumées par des acteurs. Nous trouvons ici « les hommes qui sont pour », « journalistes », « hommes politiques », « stratèges »⁹, ce sont des acteurs du dire (ils « nous disent », « on le serine ») : ils acceptent le contrat fiduciaire de « la bombe », selon lequel « la patrie » vaut pour « la mort », mais jugent que cette valeur reste valeur *virtuelle* (« on ne s'en servira pas »). Cette virtualité maintenue confère à « la bombe » un pouvoir idéologique, un pouvoir de manipulation des valeurs et des sujets reliés à ces valeurs : le pouvoir de la bombe est de transformer les sujets en sujets du vouloir ne pas faire (c'est la « menace » ou la « dissuasion »). On maintient l'opération thématique de la « bombe » mais on virtualise la performance pragmatique correspondante. À ce discours croyant (« la confiance dans le destin ») le texte oppose « le rêve » qui représente une communication de savoir sur la réalisation pragmatique des valeurs instituées par « la bombe » (dans ce « cataclysme final », nous retrouvons les femmes et les petits enfants). L'opposition entre le discours et le rêve se joue sur la structure de temporalisation et sur la structure des modalités aléthiques. Alors que le discours des hommes qui sont pour part du présent pour évaluer le futur, le rêve vient du futur comme le réel qui contredit le discours, alors que le discours repose sur la modalité de l'improbable (« ils sont presque sûrs qu'on ne s'en servira jamais »), le rêve est une communication non modalisée du savoir. L'opposition du rêve et du discours est intéressante ici pour la question de la mise en discours : le discours comme le rêve sont des éléments débrayés à l'intérieur de l'énoncé et qui sont susceptibles de s'articuler l'un à l'autre. Ces débrayages internes à l'énoncé permettent de produire du réel dans le discours.

Il y a donc un discours présent des politiques sur l'opération future de « la bombe ». Ce discours, à son tour, peut être ou non reçu comme vrai. Le « je » prend place ici dans le texte comme récepteur du discours des « hommes qui sont pour », mais il le fait à partir d'une autre position modale : la mort par la bombe *peut ne pas être*, disent ceux-ci (position aléthique) et ils en sont « presque sûrs » (position épistémique). « Il m'est difficile de les croire », dit le narrateur (contre-position épisté-

mique), la destruction *ne peut pas ne pas être* et elle sera (position aléthique). « Je » représente donc le récepteur « incroyant » d'un discours « croyant » émis dans le cadre du contrat fiduciaire assumé par « la bombe ». En ce qui concerne les rapports « je » — « non-je » dont nous suivons les variations dans le texte, remarquons ici comment le discours projette en « non-je » l'univers idéologique de « la bombe » pour réembrayer, avec « je », les positions de refus de cet univers.

c) « La jeunesse » au portillon

Parmi les acteurs destinataires du contrat fiduciaire de « la bombe », il nous reste à analyser le cas de « la jeunesse », elle occupe une position frontière entre les acteurs cognitifs et les acteurs pragmatiques. « La jeunesse ne s'y est pas trompée ». C'est bien d'une position cognitive qu'il s'agit, située dans le système des modalités. Si le discours des politiques tel que nous l'avons analysé plus haut est un discours faux (du point de vue de « je »), sa persuasion est mensongère (dire que la bombe restera virtuelle est un mensonge). Nous avons vu qu'elle n'était pas reçue par « je » (« il m'est difficile de les croire »). Elle n'est pas non plus reçue par « la jeunesse » qui, de ce point de vue, est l'acteur débrayé (du type *NON-JE*) conforme à « Je » (« heureusement »). Mais « la jeunesse » est également un acteur pragmatique ; elle est prise sur le parcours figuratif du « service militaire » (inclus dans la configuration de la défense de la patrie), et elle y occupe le rôle de sujet du *ne pas vouloir faire* (« on ne se bouscule pas au portillon »), mais ainsi elle assume le contrat fiduciaire de « la bombe » (la patrie comme non-valeur pour des sujets) et entre dans sa manipulation « démobilisatrice ». Cette double position fait de « la jeunesse » un acteur ambigu¹⁰ : la valorisation euphorique ou dysphorique de la valeur *mort* instituée par « la bombe » transforme les sujets en sujets du *ne pas vouloir faire*. Cette position de la jeunesse dans le dispositif actoriel confirme ce que nous notions plus haut sur l'opération thématique de « la bombe ». Elle joue un rôle semblable à celui de l'instance d'énonciation ; mais elle est une anti-parole pour laquelle le *oui* et le *non* sont indifférenciés : acceptée ou rejetée, « la bombe trône seule ». Qu'on réponde *oui* ou *non*, on reste dans son langage.

Notons enfin, sans pouvoir le détailler ici, la position figurative de « la jeunesse ». Comme telle, cette figure a des traits communs avec les « enfants de la patrie », sujets naturels de la patrie comme valeur ; mais si les « enfants de la patrie » manifestent plutôt le sujet du vouloir-être, « la jeunesse » représente le sujet du vouloir-faire, lorsqu'elle est mise en parcours sur le registre *militaire*. Dans ce texte l'opération (faire) correspondant au programme centré sur la patrie comme valeur est « la défense » (la « patrie » n'est pas un objet qu'on acquiert, mais un objet qu'on défend contre un adversaire : le parcours figuratif de « la patrie » est un parcours polémique). « La patrie » et « la défense nationale » sont donc ici deux figures conformes, l'une pour les valeurs idéologiques, engageant un sujet du vouloir-être (les « enfants » de la patrie), l'autre pour les valeurs modales, engageant un sujet du pouvoir-faire dans un programme polémique (« la jeunesse »). L'opération thématique de « la bombe » transforme ces deux aspects de la valeur : « La patrie » comme « mort » n'est plus objet-valeur euphorique (« douces joies »). Comme opérateur virtuel de mort, comme menace, « la bombe » représente un pouvoir-faire absolu. Si le pouvoir absolu est définitivement acquis, il n'est plus à chercher ; si la « patrie » comme objet-valeur est définitivement assurée, elle n'est plus à défendre. Ici encore « la bombe » neutralise les sujets. Au contraire dans le contrat où « la patrie » vaut pour « la vie », comme valeur idéologique déterminant des programmes pour un sujet, c'est le vouloir des sujets qui est mis en avant, soit sous la figure de l'« amour de la patrie » (vouloir-être) soit sous la figure de la « volonté de défense » (vouloir-faire). Dans ce texte, le programme « patrie » est polémique et « la guerre » est une figure représentative des valeurs positives. Le discours homologue ainsi, dans le système fiduciaire de « je » : « la patrie », « la défense », « la volonté de se battre ». « La jeunesse » comme acteur est au lieu même de la transformation thématique opérée par « la bombe », à partir duquel dans le texte s'organisent deux types de programmes.

3. Du discours dans le discours : un effet de réel dans le texte

À la fin du texte, ces deux programmes opposés sont mis en discours sous forme de deux énoncés adressés aux « enfants

de la patrie» (en situation de guerre) par un énonciateur débrayé du niveau principal du récit. Ces deux discours enchâssés dans le discours principal méritent attention, du point de vue de la structure actorielle qu'ils organisent et du point de vue de leurs caractéristiques énonciatives.

Chacun des deux discours est un déploiement du parcours de «la guerre». Le premier dispose une structure polémique complète : un adversaire et son programme («envahir», «égorger»), un sujet opérateur pour la défense (les «enfants de la patrie» à qui on s'adresse) et des sujets d'état menacés par l'adversaire (vos foyers, vos femmes, vos enfants). Le second reprend cette structure en la modifiant sensiblement : l'adversaire n'est plus actorialisé, mais il y a un processus de destruction inéluctable des mêmes sujets d'état (verbes au futur, alors que dans le premier discours on modalisait la performance de l'adversaire), mais la destruction par le «feu» remplace l'«égorgement». Le sujet d'état n'est plus un sujet à défendre, il n'y a pas de programme de défense pour un sujet opérateur, car les «enfants de la patrie» à nouveau interpellés sont engagés ici dans un programme de sauvegarde comme sujets d'état («il y aura pour vous des abris»), et non comme sujets du faire.

Ces deux discours sont un cas intéressant d'enchâssement énonciatif. À partir du discours énoncé (niveau principal), on débraye une instance d'énonciation en face de laquelle l'acteur de l'énoncé «enfants de la patrie» joue le rôle d'énonciataire. L'instance d'énonciation n'est pas actorialisée, («on disait», «il faudrait dire»), mais temporalisée («avant», «aujourd'hui»). On peut analyser la position de ces discours enchâssés dans le dispositif énonciatif global du texte.

Le premier discours, d'abord débrayé («on disait») est partiellement réembrayé du côté de l'instance d'énonciation principale,

1) par son dispositif d'enchâssement qui s'apparente au commentaire métadiscursif : le discours second est objet du discours principal («on disait d'une manière inadéquate et mythique, mais enfin on le disait»). Ce discours vaut comme manière de dire, et comme discours distingué de la réalité («inadéquat»),

2) par l'incise (« paraît-il ») qui ré-embraye ce discours second à distance de son instance propre d'énonciation : ce sont des choses qu'on disait, l'égorgeur sanguinaire était dans le discours plutôt que dans le monde réel.

Le second discours est également débrayé par rapport à l'énonciation principale, mais temporalisé du côté du *maintenant* : l'énonciateur est du type *NON-JE*, mais le discours « aujourd'hui » rejoint le « je ». Alors que le dispositif d'enchâssement du premier discours était un commentaire, pour le second discours, c'est le *devoir-dire* : ce second discours est un discours à dire. Ce sont des choses qu'on ne dit pas mais qu'il faut dire. Alors que dans le premier cas, le discours débordait le réel, dans le second le réel est encore sans discours (il faudrait le dire). Dans le second discours lui-même, on ne trouve pas, comme dans le premier, de ré-embrayage de l'énonciation principale. Le « peut-être » est une incise qui pointe vers l'instance d'énonciation du discours second et non du discours principal. (Notons qu'il s'agit de modaliser non pas l'envahisseur comme dans le premier cas, mais la sauvegarde des sujets, ce transfert correspond bien à la transformation thématique qui organise les deux programmes). Paradoxalement, en indiquant ici ce qu'il *faudrait* dire, ce discours enchâssé a pour fonction de manifester le réel comme tel ; il fait effet de réel pour le discours principal qui l'enchâsse et qui peut en reprendre les figures de manière anaphorique : « Qui pourrait aimer *cette* patrie ? Qui pourrait faire *cette* guerre ? ». La fonction référentielle des déictiques va du discours principal au discours enchâssé, elle est un effet du débrayage interne au texte. Alors que le discours second, comme discours du réel (ce qu'il faut dire avec la bombe, soit qu'elle parle elle-même avec nous, soit qu'elle figure la « langue » — l'univers sémantique — dans laquelle ce discours est tenu) décrit le parcours des non-sujets, le discours principal sanctionne ce parcours comme parcours *impossible* (« qui pourrait aimer... qui pourrait faire... ? ») à cause même de l'organisation des valeurs déterminant un vouloir-être ou un vouloir-faire. Pour faire la guerre et aimer la patrie, il faut s'inscrire dans un autre contrat fiduciaire : la « destruction de la bombe » proposée en finale en alternative au suicide, transcrit sous forme de performance pragmatique la transformation thématique de « la patrie ».

4. Pour conclure...

Nous avons tenté, dans cette étude, de rendre compte de l'organisation discursive d'un texte en décrivant surtout les procédures de l'actorialisation. Partant de la relation « je » — « non-je » posée au début du texte, nous en avons suivi les variations figuratives. « La bombe », comme figure principale du « non-je », est posée dans le texte comme un interprétant à partir duquel « la patrie » vaut pour « la mort ». Ainsi mise en valeur, « la patrie » détermine la constitution d'acteurs jouant le rôle de sujets reliés à des objets-valeurs conformes à cette interprétation de « la patrie » comme non-valeur. D'autre part, comme interprétant, « la bombe » assume un contrat fiduciaire. La réception de ce contrat est actorialisée à son tour. On constitue ainsi un ensemble actoriel débrayé (autour de non-je) par rapport auquel on peut situer des effets de ré-embayage (autour de je). « Je » est ainsi actorialisé en relation à « la patrie » comme valeur et à « la bombe » comme interprétant.

Nous avons insisté surtout sur la composante discursive de ce texte, en étudiant la mise en discours à partir des procédures définies pour commencer. Il s'est agi de suivre les formes de mise en discours des figures, et de voir en particulier comment certaines figures étaient mises en interprétation dans le discours, acquérant le statut de signes discursifs. Pour ce texte, l'organisation des figures pouvait être analysée d'abord sous l'angle de l'actorialisation (la spatialisation et la temporalisation étant moins manifestées). La description à laquelle on aboutit représente un des niveaux de la compétence présupposée par le discours énoncé et correspond, en sémiotique, à une description de l'énonciation. L'actorialisation est réglée par le débrayage et l'embayage, qui organisent à des niveaux différents la structure *JE — NON-JE, ICI — NON-ICI, MAINTENANT — NON-MAINTENANT* à partir de laquelle se dessine la position d'une instance d'énonciation.

Au cours de l'analyse, nous avons évoqué, sans les développer, les niveaux narratif et logico-sémantique de la compétence discursive. L'interprétation des figures mises en discours fait apparaître leur valeur thématique, susceptible de devenir objet-valeur autour duquel s'organise une structure

narrative qui règle également les relations actérielles (à partir des rôles actantiels des acteurs). Les valeurs thématiques des figures, déterminées par leur mise en discours, présupposent une organisation fiduciaire : si telle figure vaut pour telle autre, c'est à partir d'une troisième et dans un cadre contractuel. Notre texte a cette particularité de manifester toutes ces positions. D'autre part, les valeurs thématiques s'organisent dans une structure *logico-sémantique* (autour de la catégorie *vie-mort* dans ce texte) qui autorise un classement des figures du texte et une organisation des programmes narratifs. C'est donc l'ensemble des systèmes présupposés par le discours réalisé qui fait l'objet d'une étude sémiotique de l'énonciation : l'analyse qui précède n'en était qu'une ébauche.

Centre pour l'Analyse du Discours Religieux
LYON

Notes

* Ancien journaliste à l'O.R.T.F.

¹ P. Andreu : « La bombe contre la patrie », *Le Monde*, 24 novembre 1977. L'analyse porte sur le texte de l'article sans prendre en considération le titre.

² On ne fait que reprendre ici les définitions données par A.J. Greimas. Voir : A.J. Greimas - J. Courtès : *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Hachette Université, 1979; art. « Énonciation ».

³ Dans cette étude « je » n'est pas le sujet de l'énonciation, mais une figure de l'énoncé, une figure d'acteur; l'articulation « je » — « la bombe » est une relation entre acteurs. Par convention d'écriture, on a représenté par *JE* — *NON-JE* l'articulation entre l'instance de l'énonciation (*JE*) et l'énoncé débrayé (*NON-JE*). Mais nous pouvons considérer que, au niveau actériel, la relation « je » — « la bombe » correspond, au niveau énonciatif fondamental, à la relation *JE* — *NON-JE*.

⁴ Ce terme est emprunté à Peirce, dont les structures sémiotiques peuvent être utilisées pour organiser au plan formel la mise en discours des figures.

⁵ Le terme de *contrat fiduciaire* est pris ici dans un sens plus large que dans le *Dictionnaire* de Greimas et Courtès qui le réservent au problème de la vérédiction (voir également *Sémiotique et Bible*, Éléments d'analyse, n° 24 et n° 27). Pour nous, ici, toute assignation de valeur à une figure relève d'une structure contractuelle qui peut être actorialisée.

⁶ Si l'*Humanité* condamne Pie XII pour des raisons conjoncturelles, la « saison », la figure de la « voix » qui condamne le supplice est définie

comme vérité inscrite dans une temporalité non déterminée, ce qu'on retrouvera plus loin avec les idées venues de l'«ancien temps».

- ⁷ Dans la terminologie greimassienne, l'*idéologie* se définit corrélativement à l'*axiologie*. L'organisation des valeurs dans un univers sémantique peut se présenter de manière paradigmatique dans des systèmes axiologiques, ou de manière syntagmatique lorsque les valeurs apparaissent sous forme de potentialités de procès sémiotiques, en particulier lorsqu'elles s'investissent dans des programmes. C'est bien le cas ici pour les valeurs de «la patrie».
- ⁸ Voir A.J. Greimas : « De la modalisation de l'être », *Bulletin* du Groupe de recherches sémio-linguistiques, 9, juin 1979.
- ⁹ Les rôles figuratifs de ces acteurs sont de type socio-professionnels avec une compétence du type savoir et savoir-faire ; ils se distinguent tout à fait des rôles des acteurs pragmatiques («enfants de la patrie», «femmes», «petits enfants») pris sur le registre de la vie familiale.
- ¹⁰ La lecture de ce paragraphe n'est pas aisée. «La jeunesse» qui ne s'est pas trompée ne reçoit pas comme vrai le discours qui prétend qu'on n'utilisera pas la bombe : pour elle, donc, on utilisera la bombe et la patrie n'est plus à défendre, d'où le refus du service militaire, par perte des valeurs de «la patrie». Mais le paragraphe 5 souligne, dans un autre discours politique, le caractère absolu de l'arme nucléaire (alpha et oméga), qui rend donc le service militaire inutile. Mais il est difficile d'interpréter le «heureusement» qui réembraye la position axiologique de la jeunesse sur celle de l'énonciation, ce que le reste du paragraphe dément. On pourrait prendre l'énoncé «la jeunesse ne s'y est pas trompée» comme discours «au second degré» : elle a parfaitement compris et admis le discours des politiques allant dans le sens d'une désaffection pour le service national... puisqu'on a la bombe... Là encore le «heureusement» reste mystérieux...